

**L'ASCENSEUR NE S'ARRÊTE PAS
TOUJOURS SUR LE QUAÏ**

Jean-Pierre Marzin

Cette nouvelle a été écrite à Rennes le 27 mai 2010
© Tous droits réservés – Reproduction interdite

Il avait hésité. Il avait finalement opté pour un sac à dos léger, jaune, dans lequel il mettrait son coupe-vent. Après les trente degrés du week-end, le matin semblait bien incertain. Le ciel plombé, grésilleux, tellement breton, venait mettre un terme à une illusion d'été.

Ce n'était pas un temps triste ; c'était vide. Vide de l'air, vide de couleur, vide même d'odeur – et pourtant la menace orageuse aurait pu apporter cet effluve lourd et agréable du goudron chaud. Il était vide. Pas triste. Être triste, c'est encore penser qu'on peut être heureux. Il n'aimait plus.

Il se rappela ce petit poème en prose de Baudelaire, celui où le poète rencontrait le vieux saltimbanque, tout à la fin de la fête, au bout du chemin des autres. Il n'avait pas de vague à l'âme, il n'avait pas.

Il faisait son devoir, en bon petit soldat de la vie. C'était manif. On ne se pose plus la question lorsqu'on a découvert que le monde était injuste à quatorze ans, un jour où comme deux cent mille personnes comme lui – ou presque, ils n'avaient pas tous quatorze ans – ont entamé le chant des partisans pour pleurer la mort de Pierre Overnay, ouvrier, victime de milices patronales. Seul, comme deux cent mille personnes.

« Ami, entends-tu ... »

Ami, entends-tu ...

Il marchait le long du boulevard sans bus, ou presque. Un jour de grève, on ne vérifie pas, on croit. Mais le métro, lui, est automatique. Cela veut

dire sans homme. Sans travailleur. Anonyme, inhumain. Utile.

Il marcha, sept minutes ; un jour, il avait compté le nombre de pas, pour vérifier s'il n'était pas plus rentable de rejoindre l'autre station. Il avait bien fait : finalement l'air était doux et il n'avait pas eu à sortir le coupe-vent. Aucun bus ne l'avait doublé et il en était satisfait. Pourquoi marcher le long du boulevard alors qu'il aurait suffi d'attendre que le bus arrive ? Il avait encore bien joué ; les deux arrêts avaient été franchis en sept minutes.

Marcher au pas, c'est presque militaire. C'est automatique, comme le métro.

Ils étaient encore en travaux. Aux abords de la station, il sentit les gravillons rayer son pas. Il n'aima pas. On n'aurait pas pu faire pire : des pierres, larges, froides, même pas solidaires du mur de la caserne qui avait habité les lieux pendant des décennies. Même la levée du drapeau n'aurait pas été aussi sinistre.

Pour marquer la bienvenue, l'accès était barré par une série de portes battantes.

À ce moment précis, il s'échappa de l'espace quelques centièmes de secondes. Derrière les vitres salies, il aperçut le regard perdu d'une jeune fille. Perdu, c'est-à-dire qu'il avait quitté l'endroit sur lequel il était censé s'appuyer, se laisser aller, pour ne pas se laisser guider vers l'inconnu. Il en fut vaguement troublé. Il poussa l'une des portes et se dirigea vers la borne-composteur.

Alors, il fut saisi. Après une sorte de quart de tour qui semblait instinctif, voire animal, elle se jeta vers lui, comme s'il fallait la sauver.

« J'ai peur des ascenseurs... Est-ce que vous pouvez m'accompagner ? »

C'était comme un viol. On lui prenait de force son malaise.

Il avait l'habitude des situations tordues. Il lui fit un grand sourire, qu'on aurait pu croire naturel.

« Je suis désolé. Je prends l'autre direction ! »

Il ajouta après un instant :

« Mais vous savez, il y a l'escalier »

Et même, quelque part coupable : « Je sais ce que c'est ; je comprends... moi-même, les ascenseurs, parfois... »

La jeune femme fit un mouvement d'épaule brusque rempli à la fois de gêne et de d'une sorte de colère.

C'est alors qu'il vit, comme s'il avait été éclairé par une lampe-torche, son visage grêlé, marqué de blessures et de rougeurs, habitué à baisser la tête.

Il en fut surpris et voulut se rattraper, comme s'il avait fait quelque chose de mal, mais il n'en eut pas le temps. La fille dévalait déjà l'escalier, après un geste qui voulait dire :

« Mais bien sûr, où avais-je la tête ! »

Il s'attarda un peu sur son ticket, en vérifiant qu'il était bien oblitéré. Personne ne pourrait lui expliquer ce qu'il s'était passé. Ils étaient seulement eux deux, ou peut-être un et un.

Elle aurait pu pleurer. Cela lui était arrivé si souvent, en se cachant, pour ne pas avoir honte. Il était dix heures trente, comme hier.

Ses cheveux courts, coiffés comme dans les années soixante, mais discrètement, laissaient trembler deux petits accroche-cœurs qui recouvraient ses joues. Elle était là, plantée devant la porte, attendant que cela vienne. Comme elle l'avait toujours fait. Elle était peut-être sereine. N'attendant plus, elle ne pouvait pas être impatiente.

Le métro se faufilait deux sous-sols plus bas ; il avait fallu passer sous le canal et, du coup, il fallait vraiment pénétrer sous la terre. L'ascenseur était réservé « en priorité aux personnes handicapées », comme le rappelait sans cesse un avertissement anonyme, mais tout le monde le prenait. Elle aussi.

Ce matin, elle pensait qu'elle allait devoir faire la place à un fauteuil, appuyer sur le bouton de l'ascenseur avec le sentiment d'être utile, faire plaisir sans engagement, échanger un regard sans gêne.

Dehors, le ciel était maussade, gris sans être gris. Un ciel impropre, qui nous dit qu'on n'a pas besoin d'être dessous. Dedans, il y avait juste la barrière orange des composteurs et les murs de briques de verre. Elle venait de pousser la porte de gauche, pour parvenir au plus près de l'ascenseur.

En général, elle évitait les reflets des vitres. Elle évitait les reliefs de son visage abîmé.

Là, le ciel anonyme ne pouvait rien lui renvoyer ; alors, elle se laissa aller à regarder au-delà.

Elle ne l'attendait pas. À travers la vitre salie, se fondaient des cheveux grisâtres, attachés autour d'un nez courbé vers les quais au-dessous. Cela lui parut harmonieux.

Quand il leva la tête pour pousser la porte, elle rencontra son regard. Oh ! pas longtemps, l'espace d'une porte entrouverte.

Il y a le regard glissant, contrôlé, jaugé, qui nous entraîne sans risque. Voir après ou avant, quelle différence ? au milieu, il y a ce qu'on veut y mettre et si on ne veut rien y mettre, ou encore y mettre un masque coloré juste à point pour ne pas être emporté vers ailleurs...

Et puis il y a celui qu'on redoute, celui qui nous surprend alors qu'on croyait être bien tranquille derrière nos paupières. Alors, on est bien obligé de laisser filer.

Le poisson lorsqu'il mord dans l'hameçon croit qu'il ne peut y avoir de danger. Le pêcheur, sentant les à-coups laisse la ligne se dérouler pour que le poisson, rassuré, assure sa prise. À partir de là, tout peut arriver. Soit une entente mortelle fait se rapprocher le poisson et le pêcheur, soit le lien se rompt et il ne s'est rien passé.

Elle attrapa l'hameçon ou elle le lança. Dans ces histoires, on ne sait pas bien qui est du bon côté du fil. Pas de fauteuil, un vrai regard.

Au moment où le voyageur mit son ticket dans la fente du composteur, elle se jeta de tout son être vers lui et lui dit :

« J'ai peur des ascenseurs... Est-ce que vous pouvez m'accompagner ? »

Il n'eut pas l'air surpris. Ses yeux noirs lui sourirent trop rapidement.

« Je suis désolé. Je prends l'autre direction ! »

Quelle folle faisait-elle ! Que lui avait-il pris ?

Elle vit une main rassurante indiquer une direction. Cette fois, l'ascenseur ne s'arrêterait pas sur le quai.

Il n'avait pas de chance, l'ascenseur venait juste de lui filer sous le nez. C'était vrai, il n'était pas pressé mais c'est toujours désagréable quand ça arrive. Pourtant, il avait vu l'homme traverser les cinq mètres qui séparaient les composteurs de la cage en verre. Mais l'ascenseur était déjà là, comme s'il l'attendait.

Depuis qu'il avait subi une opération de la hanche, sa démarche était plus lente, mesurée. Heureusement qu'ils avaient prévu ces satanées boîtes. C'était pas qu'il les aimait – ça sentait mauvais – mais c'était bien pratique et il ne se serait pas vu dévaler les deux étages à cloche-pied. L'ascenseur était à lui : dès qu'il franchissait la porte, la voix d'une jolie femme lui disait : « Nous

vous rappelons que l'ascenseur est réservé aux personnes à mobilité réduite ».

C'était bien de lui qu'on parlait !

Il traînait sur le côté une besace jaune où il avait placé son déjeuner pour midi. Cela lui donnait un petit air penché, pour faire contre-poids. Sa bonhomie naturelle le faisait pencher du bon côté, se disait-il. Il n'était pas malheureux, ça non !

Même s'il avait raté l'ascenseur, il n'avait pas raté la manif, comme aurait dit De Gaulle.

En fait, ce n'était pas la bouteille d'eau gazeuse qui pesait, c'était les revues que vendaient les gens comme lui ; c'était que ça faisait son poids, tout ce papier. Les manifs, c'était super parce qu'il en vendait pas mal ; la solidarité ça a un prix, qu'il disait.

Quand les portes s'ouvrirent sur le quai, il vit tout de suite l'homme qui lui avait pris son ascenseur. Il avait l'air d'un bon bougre. Peut-être qu'il serait solidaire.

Et puis il n'y avait que lui, alors il lui fit un grand sourire accompagné d'un « Bonjour ! » enjoué.

Ce visage l'avait troublé. Alors qu'il appuyait sur le bouton « -1 », il se surprit à l'examiner, après coup. Certes, il avait tout pour être repoussant. Sans doute avait-elle eut un grave accident ou une maladie dévastatrice. Pourtant – c'était idiot – il

ressentait un certain plaisir à découvrir ce qu'il n'avait pas vraiment vu.

C'étaient les yeux, peut-être. La détresse – non, pas la détresse, l'appel – du regard. Il sourit lorsqu'il pensa à un regard de poisson rouge. Puis il eut honte et se dit que ce ne pouvait être qu'une pauvre fille, un peu folle. Et si sa phobie de l'ascenseur était vraie ? Il aurait dû l'aider !

Ce n'était pas difficile, il n'était pas à cinq minutes près : les manifs commencent toujours en retard. Elle aurait pu se tenir, reconnaissante, en face de lui, dans l'autre ascenseur, celui qui allait dans l'autre direction.

Une idée folle lui vint : « Et si la jeune femme s'était fait un film en croisant son regard, à travers la vitre salie ? » Après tout, avec un visage comme le sien, la vie ne devait pas toujours être facile. Un regard gentil pourrait déclencher des révolutions intérieures.

Alors, s'il l'avait accompagnée, elle aurait pu se tenir, reconnaissante, en face de lui. Ils se seraient souri encore une fois. Pressée, affolée, elle se serait blottie contre lui en disant : « Excusez-moi, j'ai peur des ascenseurs »

Lui, aurait fait semblant de ne rien comprendre et aurait répondu : « Je sais ce que c'est, je comprends » et l'aurait prise dans ses bras, pour la rassurer.

Leurs regards se seraient accrochés, comme reliés par un même fil et ils se seraient embrassés,

et auraient fait l'amour, là, dans la cabine, entre les deux niveaux.

La cabine s'arrêta, les portes s'ouvrirent sur le quai et il eut honte de son fantasme. Il s'excusa en se pensant influencé par la nouvelle de Buzzati et s'assit sur le banc voisin avec malgré tout un petit sentiment de bonheur.

Elle dévalait l'escalier, manquant à chaque marche de se fracasser le crâne tellement son geste était précipité. Elle ne comprenait pas ce qui lui avait pris et ne voulait même pas y penser.

C'était vrai qu'elle ne voulait pas prendre l'ascenseur seule.

Elle s'arrangeait toujours pour traîner devant la porte afin de profiter de la présence d'un autre. Elle aimait aider la vieille dame ou l'handicapé, ne serait-ce que pour appuyer sur le bouton, même si elle savait son geste peu vraisemblable.

Elle rêvait de la présence de l'autre. Elle pensait aussi, même si cela lui faisait mal, à la présence de l'Autre, celui dont elle aurait voulu tenir la main, celui qu'elle aurait voulu tenir contre elle, l'homme qu'elle aurait embrassé furtivement, amoureusement.

Quand elle avait vu ce regard troublé à travers la vitre, elle avait tout mélangé. Elle aurait voulu prendre l'ascenseur avec lui, appuyer sur le bouton « -1 ». Elle n'avait pas voulu autre chose, du moins elle croyait.

Pourquoi cette fuite ridicule dans les escaliers ? Il suffisait d'attendre quelqu'un d'autre !

Maintenant face au quai, elle le vit derrière les deux vitres salies bordant les quais, placées là pour éviter tout accident. Il était assis sur un banc, le visage tourné vers un homme sans âge, claudiquant, déséquilibré par une sacoche jaune ou orange apparemment assez lourde. Ils se souriaient et semblaient heureux.

Elle monta dans la rame qui s'était arrêtée en prenant soin de regarder le quai qu'elle venait de quitter.

Il fut heureux de voir un bonhomme sympathique sortir de l'ascenseur et lui faire un grand bonjour, sans qu'il sache pourquoi. Le connaissait-il ? Probablement que non. Mais qui se connaissait sur ce quai, à la sortie de l'ascenseur ?